

AMUSEMENTS

AMUSEMENTS

PROLONGEMENT!

A l'instance de centaines de personnes qui n'ont pas trouvé de places pendant ces derniers jours, la direction du Théâtre Tulane s'est vue forcée de retarder le spectacle gigantesque de D. W. Griffith—

THE BIRTH OF A NATION

18 000 FIGURANTS. 3000 CHEVAUX. 5000 SCENES. COUT \$500,000.

UNE AUTRE SEMAINE

Il y a aura deux représentations chaque jour de la semaine prochaine à 2:00 et 8:15 p. m., commençant dimanche après-midi.

UN NOUVEAU RECORD EST TABLI

La Nouvelle-Orléans est sous le charme de ce colossal drame épique de l'époque de la reconstruction du Sud. Les centaines de personnes n'ont pu avoir leurs entrées pendant les spectacles de la semaine, et le nombre en sera augmenté par milliers la semaine prochaine.

PRIX:

SOIREES: Les meilleurs fauteuils d'orchestre, \$2; d'autres à 75c, \$1 et \$1.50; galerie, 50c. MATINEES: Les meilleurs fauteuils d'orchestre et de balcon, \$1; d'autres à 50c et 75c; galerie, 25c.

Opheum

PHONE MAIN 233. MATINEES, 2:15.....10c à 50c SOIREES, 8:15.....10c à 75c

ANNA HELD

L'INCOMPARABLE.

Le Quatuor de 'Avon Comedy'

Constance Kaufman-Smith-Dair dans leur burlesque "THE NEW TEACHER".

Une tournée de son rire. ROGEE HUGH L. MARCELLE.

Imhof, Conn & Coreene

Dans "STURGEON LOUDER, U. S. A." Une Comédie Militaire.

Al & Fannie Stedman

Jongleurs-artistes.

Les Montagnards Ecosais,

"Musiciens", Gordon

Instrumentalistes, Chanteurs, Joueurs de l'armement et Banquets des Montagnards.

Ward & Faye

Copains Anglais dans "KISS AND NONSENSE".

Leo Jackson & Mae

Contrales de la bicyclette.

Travel Weekly

"The World at Work and Play."

Orchestre de Concert

Direction E. E. Toso.

Pour la dernière fois aujourd'hui: Chp et Maribel, Cecil Cunningham, Chas. Mack et Cie. Les Cinq Boss d'Annapolis; Braham et Irwin; Grace Fisher; Les Trois Types.

EMPIRE THEATRE

Le Théâtre à l'Epreuve du Feu. 1010 RUE CANAL.

DIMANCHE ET LUNDI ALICE BRADY dans "THE WOMAN IN 47"

MARDI "THE OLD CURIOSITY SHOP" MERCREDI

"THE BATTLES of a NATION" Les premiers éléments de guerre, donnant le spectacle d'une vraie bataille, représenté pour la première fois à la Nouvelle-Orléans. Prix d'Entrée: Adultes, 10c; Enfants, 5c

MLLE SALLIE HAIRMOUNI

(SOPIRANO LYRIQUE ET PIANISTE)

MLLE MARIA LE CLAIRE

(SOPIRANO DRAMATIQUE)

ROYAL CAFE, HOTEL COMMODORIAN.

TEMPERATURE

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, La.

7 heures du matin.....64.....16

Midi.....70.....19

3 p. m.....74.....21

6 p. m.....71.....21

L'Agitation dans l'Armée Turque.

Bucarest. — Selon "Le Journal des Balkans", l'agitation dans l'armée turque prend de grandes proportions. Dans les rues, la nuit on placarde des proclamations invitant les soldats à tourner leurs armes contre le gouvernement qui même le pays à sa perte. Les troupes qui partent sur le front sont également inondées de proclamations.

L'Ame de la France

Extrait de l'article de Miss Edith Wharton, "L'Ami de la France," paru dans "La Revue de Paris" du 15 février:

Un peuple aussi sensible à la beauté, portant à la vie un intérêt si passionné, tellement doué du pouvoir d'exprimer et de rendre éternel cet intérêt, ne saurait vraiment aimer la destruction pour elle-même. Les Français détestent le "militarisme." Ils le trouvent stupide, inesthétique, dépourvu d'imagination, asservissant, rien, plus que ces quatre motifs, ne pourrait leur faire haïr davantage. Les Français n'ont jamais goûté ces formes sauvages du sport qui stimulent le sang de races plus athlétiques ou plus brutales; ni les matches de boxe, ni les courses de taureaux, ne sont nés chez eux et les Français ne regardent pas leurs disputes personnelles sur-le-champ et à coups de poings; ils le font logiquement et de propos délibéré sur le terrain. Mais quand un péril national les menace ils deviennent instantanément, comme ils le disent fièrement et si justement eux-mêmes, "un peuple guerrier"; ils mettent à leur patriotisme l'ardeur, l'imagination, la persévérance qui ont fait d'eux, pendant des siècles, la grande force créatrice de civilisation. Chaque soldat français sait pourquoi il se bat et pourquoi, à ce moment, le courage physique est la première qualité qu'on attend de lui; chaque Français connaît les causes de la guerre; elle sait que son courage moral est indispensable pour aider le soldat à mieux mépriser la mort.

Les femmes de France font paraître ce courage moral dans les actes aussi bien que dans les mots. Elles souffrent, dans l'ensemble, moins de graves d'institut, au sens élémentaire, que leurs sœurs anglo-saxonnes. Elles ont peut-être de plus de choses et ont moins honte de laisser voir leur peau. La maman française dortote ses enfants, les garçons comme les filles; s'ils tombent et se font mal au genou, on s'attend à ce qu'ils pleurent au lieu de les dresser à rester maîtres d'eux-mêmes, comme les petits Anglais, et les petits Américains. J'ai vu de grands garçons français brillant pour une coupure ou une contusion, qu'une fillette anglo-saxonne, du même âge, se serait crue obligée de supporter sans une larme. Les Françaises sont timides pour elles-mêmes autant que pour leurs enfants. Elles ont peur de l'inattendu de l'inconnu, de ce qui est nouveau pour elles. On ne les dresse d'aucune manière à se donner l'air d'être courageuses physiquement. Il leur manque l'avantage de notre discipline qui fait du courage presque une hypocrisie mondaine. Quand vient pour elles le moment d'être braves, elles doivent tirer leur bravoure de leur cerveau. Il faut d'abord qu'elles soient convaincues de la nécessité de l'héroïsme. Après quoi les voilà capables de marcher de pair avec Jeanne d'Arc.

C'est ce même courage raisonné qu'elles ont manifesté en s'adaptant si vite à toutes sortes de besoins qui n'étaient point faites pour elles. Presque tous les services rendus par elles depuis la guerre étaient essentiellement contraires à leur nature. Un docteur français ne faisait un jour remarquer que les Françaises ne font vraiment de bonnes infirmières que pour les leurs. Elles sont trop personnelles, trop émotives, s'intéressent à trop de choses intéressantes pour se donner aux mille détails du métier d'infirmière, à moins qu'il ne s'agisse de quelqu'un qui leur est cher. Même alors elles manquent assez souvent d'ordre et de méthode; mais elles remplacent ces qualités par une bonne volonté et une sympathie inépuisables. Elles sont devenues d'auprès plus aisément d'excellentes infirmières que chacune d'elles, quand elle soigne un soldat français, à l'impression que c'est un de ses fils. Il peut lui arriver d'égayer un instrument ou d'oublier de stériliser un pansement.

mais elle trouve toujours la parole consolatrice et le ton qui convient à l'égard des blessés. Cette solidarité profonde, due au service militaire obligatoire, s'épanouit durant la guerre, en une dévotion exquise qui s'étend sur tous.

Le troisième bâton

Ferdinand de Bulgarie encore nommé maréchal.

Guillaume II a nommé Ferdinand de Cobourg, qu'il déteste et qu'il méprise, maréchal de l'armée prussienne.

La même dignité a été conférée au souverain bulgare par l'empereur d'Autriche.

C'était déjà beaucoup pour un prince qui ne passe pas pour un fou de guerre; mais cela ne lui suffisait pas: il a voulu être maréchal de sa propre armée et a organisé à cet effet la mise en scène suivante:

Le général Jekoff, commandant en chef des troupes bulgares; le général Justoff, chef d'état-major général; les généraux Boyadjiew et Theodoroff, commandant la première et la deuxième armée, et le général Naidenoff, ministre de la guerre, se sont rendus chez le Roi et, au nom de leurs troupes, l'ont nommé feld-maréchal de l'armée bulgare.

L'opinion d'un Bulgare.

Le général Savoff n'était pas parmi les délégués qui se sont rendus auprès de Ferdinand. Il avait des raisons pour s'abstenir. Voici en effet en quels termes il appréciait, au lendemain de la seconde guerre balkanique, la valeur militaire de son roi:

Que pouvions-nous faire avec un homme qui a toujours peur, qui n'a pas regardé un soldat blessé, qui tremble lorsqu'il entend le canon, qui se cache dans un wagon de chemin de fer et qui se tient toujours aussi loin du front que possible?

C'est à un correspondant du "Times" que l'ancien général en chef de l'armée bulgare faisait cette déclaration en 1913. Son abstention prouve qu'il n'a pas modifié son opinion.

VISITE AU FRONT

DES ROBINSONS

On tombe dans la guerre comme dans un piège. Quelle prétention d'avoir cru l'événement, au départ, en écartant l'aimable officier d'état-major qui voulait bien nous indiquer le programme de l'après-midi? Nous étions partis avec une confiance illégitime en nous-mêmes. Quoi, nous allions au front, nous aussi, comme tant de parlementsaires, de neutres et de journaliers! Nous dirions ce que nous aurions vu. Il fallait donc bien voir. Et en approchant, nous apprîmes nos pensées et nos observations comme des armes. Il y eut devant nous encore un vallon vert et brun, pareil à tant de vallons que nous avions franchis. Mais, dès que l'automobile s'arrêta, il nous sembla que les branches tendus par les trappeurs s'enfonçaient brusquement sous nos pieds d'intrus. On tombe dans la guerre comme dans un piège. A la chute, un lien se rompt: on croit étouffer et aussitôt on respire dans une vie nouvelle.

Nous suivions un chemin jalonné de trous ronds, petits cratères d'une conférence curieusement régulière et où on aimerait planter, au printemps prochain, des arbres de la Liberté. Autour du chemin, quelques formes disjointes, dont le toit glisse jusqu'au petit mur de l'écurie. Les ruines, en se rapprochant, constituent le village, traversé par le chemin qui s'éclaircit comme si on l'avait préparé pour l'enferement de tout ce qui fut le souvenir et l'espérance de trois cents familles françaises. Chaque maison que l'on atteint semble avoir été plus brutalement frappée que celle que l'on vient de dépasser, frappée à grands coups de marteau, brisée. Fallait-il que ce vieux clocher paysan fût solide, pour tenir encore debout, malgré tant d'entailles qui ont fait rouler ses assises jusque dans le cimetière ou elles doublent les tombes!

Mais nous ne voyons plus le décor de ruines. Un homme descend le chemin que nous suivions. Il marche d'un pas si léger qu'il nous attire à lui, comme s'il nous apportait le secret de sa liberté. Il est petit, très brun, avec des joues rouges. Il tient un bâton dans la main. Il échange avec l'officier qui nous accompagnait des présentations de confrères qui les lient plus étroitement que dix généralités: "Capitaine X... du..." — "Capitaine X... du..." Et poignées de mains. Puis il sourit en nous saluant. S'amusait-il de nous voir avec nos chapeaux et nos vêtements des villes? Sous son bras levé, nous voyons trois petits morceaux de galon décoloré, déchiré. Déjà, le capitaine s'est retourné et nous guide, si indulgent dans sa gaieté qu'il ne se donne pas de notre application à le suivre, à le regarder, à le flâner. Lorsqu'il arrive à la grille d'un parc, de ce qui fut un parc, il pironette pour nous demander de l'attendre et d'un saut disparaît comme s'il était le fils fantasme du châtelain qui va nous recevoir.

Nous félicitâmes un regard confus de parents pauvres. Ainsi, nous voilà dans ce village que le général commandant le corps d'armée nous avait montré du haut de son observatoire. Nous ne l'avions pas distingué dans la grande ligne que le général mesurait de son bras tendu en disant: "C'est le centre même de mon secteur." Nous avions cherché à découvrir, sur l'horizon, cette fameuse tranchée de C. dont les communiqués nous avaient appris le nom; nous avions suivi le moutonnement des crêtes occupées par l'ennemi et le bois de pins qui en descendait comme une menace épaisse. Tout ce panorama d'état-major se trouve maintenant réduit à un pare bouloversé, à un pré d'un vert tendre et à une falaise les surplombant, presque à pic. Ces barreaux creusés dans l'éboulement jaune, étayés adossés de nos lètes, sont les derniers postes de nos soldats.

Le colonel du régiment qui défend cette frontière si proche apparaît à la porte du château. (Dans la zone de guerre, on appelle château la plus belle ruine des villages.) C'est un homme de haute taille dont les yeux bleus ont un regard triste et tranquille. Les gestes sont lents; la voix est très douce; association inconnue de mélancolie et d'humour. Mais chaque mot est d'une précision qui frappe, et lentement se découvre une volonté chaude et dure, faite de confiance et de haine. Le chef est de Lille et sa femme est Rémoise.

Voilà mon château, dit le colonel. Un capitaine de vaisseau s'était venu prendre sa retraite. Il ne reste que ce mur que nous avons dû étayer. Nous habitons dans le sous-sol fortifié par ces gabions et ces pieux. Vous êtes dans ma chambre, dans mon bureau.

Un mur nu de cave. Un lit. Les deux cantines à l'inscription réglementaire en lettres blanches. Une table avec toutes les paperasses. Au-dessus, sur le mur, la carte du secteur, les boyaux et tranchées, postes et abris de chaque bataillon. Dans un coin, une épave de toilette, un miroir ébréché. Et au milieu un petit poêle, un "savetier" qui répand une chaleur molle. D'une lucarne, le jour gris descend. On pense à quelque atelier de sculpteur bohème.

Nous pouvons résister ici aux gros calibres; le téléphone est à côté et le bureau des officiers. Si le bombardement devenait trop fort, nous aurions les caves ou tout est préparé. De même, l'infirmerie, dans cette maison que voici, a des dézangements en plein rue où nos blessés pourraient attendre. Venez un peu dans le village. Le reste quatre paysannes qui nous ont fait les trois utiles pour la lessive. Ici, nos bains douches; là, cette même infirmerie c'était le grand café. A côté, notre installation d'eau filtrée, puis notre bureau de poste.

C'est vraiment le tour du propriétaire, et si simplement dirigé qu'aucun de nous ne trouble cette harmonie par un compliment fonal. On pense dans ces ruines si intelligemment organisées à l'œuvre de colonisation de nos armées africaines. On comprend qu'un régiment est une coopérative d'ingénieurs, d'architectes, de menuisiers, de maçons, de forgerons et de terrassiers. Laissez-les seuls dans un village détruit et abandonné, les soldats de ce régiment y ont organisé leur vie comme à la caserne. Tout y est à son ordre et selon le règlement. A chaque objet qui fait une nouvelle bonde à leur tonneau des Dardanes, ils placent une planche nouvelle; puis, le travail achevé, ils remontent aux tranchées.

Car les tranchées sont sur la falaise. L'ennemi tient le plateau. Nos hommes ont pu s'agripper au sommet, gagner peu à peu quelques mètres de terre plate, y creuser leur première ligne. Et ont accroché à la porte leur fil de soutien que des boyaux prolongent jusqu'au laet inextricable qui entoure le village et le transforme en forteresse dont le "château" est le réduit. Nous montons. La pente est telle que le chemin raviné, tenu par les plumes, ne serait qu'un toboggan de bois s'il n'était coupé tout d'abord en larges marches arrêtées par des picquets. Les premiers baraquements gagnés sur la pente sont les cuisines. La soupe chauffée qu'on portera jusqu'à la crête dans de larges bassines qui lui garderont sa chaleur. Plus haut, le poste de secours médical. Il a été creusé dans le roc et a une porte vitrée d'où l'on voit le vallon clair, au-dessus du village en ruines. Mais le jeune major n'a pas le loisir de respirer sur cette terrasse. Du fond de l'horizon ces batteries ennemies envoient des obus qui raclent la falaise et emportent tout ce qui s'y inscrit et demeure en relief.

Nous montons encore. Il n'y a plus de chemin, mais une série de petits escaliers, d'échelons plus exactement. Une boue à la fois gluante et glissante recouvre les rochers auxquels on veut se retenuer du talon des souliers. Au sommet de la crête, la tranchée; elle divise ses galeries comme les créneaux d'une tour. On s'y jette avec la satisfaction de trouver un terrain plat où marcher normalement. Le parapet vous arrête. Au premier trou de guetier, on voit les rangées de fil de fer, puis d'autres fils de fer et d'un autre parapet; l'Allemand est là. On sait qu'on ne le verra pas, et pourtant on veut le voir. Le commandant du bataillon donne des points de repère: "Suivez cette ligne... Vous voyez ce petit tertre, dans le prolongement du ravin de terre retournée, qui est plus blanche; c'est un abri de mitrailleuse." On regarde,

Les fils de fer et les chevaux de frise font une vigne en friche, séchée depuis longtemps. Cette végétation métallique ressemble à une interminable grille dont les barreaux sont si enchevêtrés qu'ils empêchent de voir les fauves. Seuls, les dormeurs qui veillent jour et nuit ont gagné un instant qui décuple leur vue. Ils ne voient pas toujours l'ennemi, mais ils découvrent le tressaillement de la terre à son passage. Et, le doigt à la gâchette, ils attendent la seconde qui les paiera de leur affût.

De temps en temps, ils sortent de leur embuscade pour se défendre le cou. Ils ont entre leurs deux tranchées une sorte de préau de boue, flanqué de leurs "guitoumes." Lorsque l'obus se renouvelle et que la torpille gelée, ils se terrent dans leurs abris qui ont des portes de guinguette, avec des inscriptions de dimanche: "Au bon plaisir"; la Victoire; Villa de la Marquise. Ainsi, ils rient, même lorsqu'ils se cachent. Ainsi, ils vivent dans leur presqu'île, au sommet de la falaise, comme des Robinsons...

C'était bien leur tour de voir un défilé. Ils sortaient des terriers pour contempler ces rats des villos visitant les rats des champs. On nous avait coiffés de casques, par faillaise prudence, si bien que nous ne pouvions pas les saluer. Et nous ont leur dire notre affection que par nos yeux, nous les dévotions lorsqu'ils répondaient à leur officier. C'étaient des Bordelais, des Landais et des Basques. Ils avaient une franchise d'attitude, une clarté dans le visage qui nous gonflaient le cœur. Leur voix, quand ils disaient: "Oui, mon commandant", avait un tel accent de tendresse, et une telle impulsion de confiance, de dévouement, que nous regardions tout à tour l'officier qui inspirait de pareils hommes et les hommes qui inspiraient un pareil chef. Et nous essayions de nous soulever jusqu'au parapet, parce que c'était la seule façon de ne pas paraître trop émus et trop étrangers...

Le soir venait. Du vallon opposé, des 75 tiraient, et leur souffle battait l'air entre nous et l'ennemi. On entendait sur le plateau des explosions. Au loin, des grosses pièces échangeaient leurs roulements, et parfois un obus déshéritait de la soie au-dessus des lètes. Nous redescendîmes. Sur le versant de la falaise, le commandant qui nous avait conduits dans son secteur, nous arbrait un instant. Son poste est creusé dans la terre et, au fond, une niche lui sert de lit. De sa porte-fenêtre, il voit le fond du vallon, tout creusé par les rails, et plus près de lui, les rangées des petites croix pareilles à ces épis de blé dont les enfants s'amusaient.

REGIS GIGNOUX.

ÇA N'EN VAUT PAS LA PEINE.

On amène dans une ambulance du front un pauvre gosse de vingt-deux ans, une jambe broyée par un obus. Il faut amputer de suite. On le dit au blessé. Pas un mot. Puis, comme il est très faible, au lieu de le chloroformer, on lui fait une rachico-cocainisation (vous connaissez le procédé: le malade est insensible et conserve sa lucidité). On commence et le blessé se met à chanter.

— Pourquoi chantes-tu? lui demande le major.

— Pour ne rien sentir, répond-il.

Pauvre petit, c'était aujourd'hui son anniversaire! Il a un frère tué, un autre prisonnier. Après l'opération, il remercie et dit:

— Mais pourquoi vous donnez-vous tant de mal pour moi? Je ne suis qu'un simple soldat, et ça n'en vaut pas la peine.

Nous espérons bien qu'il s'en tirera. Mais pensez-vous qu'un peuple qui a de tels soldats n'ait pas le droit d'en être fier?

CHEMINS DE FER.

Le Train de New York

Quitte la Station Terminale à 7:30 P. M. DIRECTEMENT A la 32me rue et la 7me Avenue. Un lit de Broadway. Eclairé à l'Electricité. Excellent Service de Wagon Restaurant.

"A La Carte" Bureau des Billets. 211 RUE ST. CHARLES. Dépôt: Station Terminale, rue du Canal. Phone Main 2839.

VAPEURS.

LIGNE FRANÇAISE

Compagnie Générale Transatlantique SERVICE POSTAL. Départ: NEW YORK pour BORDEAUX. ROCHAMBEAU..... 1er avril, 3 p. m. ESPAGNE..... 8 avril, 3 p. m. CHICAGO..... 12 avril, 3 p. m. LAFAYETTE..... 22 avril, 3 p. m.

DÉCÈS

PUSSEGR-Decedee, samedi 18 mars 1916, à 8 heures du matin, âgé de 22 ans et 3 mois, Mme LOUIS PUSSEGR, née Antoinette PAYSAN, native de cette ville. Les parents, amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à assister à ses funérailles, qui auront lieu dimanche 19 mars, à 1 heure de l'après-midi. Le convoi partira de sa dernière résidence, No. 1000 avenue City Park, coin Hennessey. Enterrément au Cimetière des Fierens.

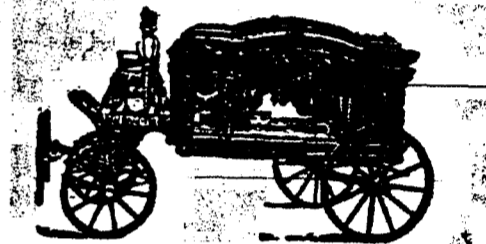
PETIT-Decedee, samedi 18 mars 1916, à 11 heures 10 minutes du matin, âgé de 41 ans, Mme VICTOR PETIT, née Alice Cambat, native de la Nouvelle-Orléans. Les parents, amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à assister à ses funérailles, qui auront lieu dimanche 19 mars, à 2 heures de l'après-midi. Le convoi partira de sa dernière résidence, No. 1520 rue Columbus, entre Marais et St-Clair. Enterrément au Cimetière St-Louis No. 3, rue de l'Espérance.

DEVEGAUD-Decedee, le Jeudi 16 mars 1916, à 8 heures 30 minutes du matin, EDWARD FRANCIS DEVEGAUD, époux bien-aimé de Juana del-Trino, âgé de 33 ans et 9 mois, natif de France, et résidant de cette ville depuis 27 ans. Les parents et amis de la famille sont respectueusement invités à assister aux funérailles, qui auront lieu de sa dernière résidence, 3720 rue Prystania, le dimanche 19 mars 1916, à midi. Une messe de requiem sera dite à l'église des Jésuites, rue Baronne, et l'enterrement au cimetière de Saint-Vincent-de-Paul.

BLARDONE-Decedee, le vendredi 17 mars 1916, à 6 heures de l'après-midi, âgé de 25 ans, LUCILE BLARDONE, fille d'Abano Blardone et d'Eugene Haut, native de cette ville.

F. LAUDUMIEY, B. ADER, Président et Gérant, Vice-Président, EMILE ADER, Secrétaire.

F. LAUDUMIEY & CO., Ltd.



Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs 1108-1112 RUE NORD REMPARTS PHONE HEMLOCK 408

PETITES ANNONCES

PERSONNEL. Col. Hugues J. de la Vergne a transféré son étude d'avocat au Bureau de l'Abéille, 520 rue Canal. Téléphone Main 1387.

DEMANDES.

ON DEMANDE — Solliciteurs pour vendre l'annuaire de secours aux Belges, au prix de cinquante sous pièce. Vous gagnez dix cents par chaque annuaire vendu. Le total de cette vente servira à l'acquisition de vivres et de vêtements pour les femmes et les enfants belges nécessiteux. Votre travail peut sauver la vie de plusieurs innocents dans le besoin. Ecrite au "Belgian Calendar Committee, 18 West 34th Street, New York." 7 mars — dimanche ven-17

CHEMINS DE FER.

New Orleans Great Northern R.R.

EXCURSIONS

(Trains de Plaisir) Tous les Dimanches A LA PAROISSE DE SAINT TAMMANY

Le climat le plus salubre des Etats-Unis.

Trains de plaisir à Bogalusa LA VILLE MAGIQUE DU SUD.

Wagon-salon pour les excursions de dimanche à Covington. Départ de la gare Terminal à 7:35 a. m. Arrivée de retour à 8:05 p. m. Pour de plus amples détails, informez-vous auprès de l'agence des billets, ou téléphonez Main 4008.

Une vraie Villégiature Préparée

PAR LES GULF COAST LINES

AGENT DES BILLETS 229 rue St-Charles

Informez-vous près de lui avant de partir pour l'Océan, au sujet de nouveaux services de California et des prix.

L'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans sert des abonnements au prix de \$3 sous par mois, de nos bureaux, ou \$5 sous par semaine pris au porteur.

ETES-VOUS ABONNÉ?